

Gand, le 26 ¹¹⁵ août 1912.



Bien chère marquise,

J'ai passé bien près de Gaesbeek, il y a une dizaine de jours; je repasse bien près de chez vous aujourd'hui, et les deux fois j'ai été fort tenté d'aller vous faire une petite visite. Mais les deux fois j'en ai été détourné par la crainte d'être importun d'abord, puis par l'incertitude où je suis de savoir si le mauvais temps ne vous a pas fait quitter déjà Gaesbeek. Ayant du moins bien

115



pense à vous dans ces passages,
 je vous écris ce petit mot pour
 vous le dire. Je rentre d'un congrès
 à Gothenbourg en Suède: traversée par
 mer d'Anvers en Suède, conférence, ban-
 quets, retour par Copenhague (pour faire
 visite à Nyrop), par Kiel, Cologne, et
 par Bruxelles, où j'étais hier, mon
 cerveau est plein d'images comme un ka-
 lèidoscope et plein de bruit comme une
 gare, et je n'aspire plus, après avoir
 visité Saint-Baron de Gand, qu'à
 retourner me terrer dans les dunes: car
 nous sommes campés dans une petite villa
 près de Dunkerque, à Bray-Dunes (la
 dernière plage française), où d'ailleurs

111
nous gelons. A part ce mauvais temps,
nous nous y plaisons bien, et maintenant
que j'en ai fini avec les tracas de la
préparation de ce congrès scandinave, je compte
me donner quinze jours de vrai et grand
repos, rien qu'à jouer avec les enfants.
Et vous, ma chère marquise, j'espère que
vous allez toujours bien, sans que
l'humidité et la pluie vous causent trop
de misères. Si M. Die Seigneur est près
de vous, je vous prie de bien vouloir lui
offrir mes plus cordiaux souvenirs. Veuillez
les agréer, ma chère marquise, l'hommage
de ma fidèle, respectueuse et profonde
affection.

Joseph Bédier.